

Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 28 (1895)

Artikel: La foi en la résurrection de Jésus-Christ
Autor: Lobstein, P.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-379580>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 22.12.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LA FOI EN LA RÉSURRECTION DE JÉSUS-CHRIST

PAR

P. LOBSTEIN

Traduction de HENRI JAQUES, pasteur ¹.

La question que je désire traiter s'offre à la méditation religieuse et scientifique sous bien des aspects différents. Ce n'est pas au point de vue historique et critique, mais au point de vue religieux et dogmatique que j'ai l'intention de l'étudier. Les intérêts et les motifs pratiques qui me dirigent me permettront de déterminer le problème d'une façon précise.

Quel est le nœud vital de la foi en la résurrection de Jésus-

¹ La traduction de ce rapport, présenté en langue allemande à la conférence générale des pasteurs d'Alsace-Lorraine, le 14 juin 1892, est due à l'obligeante initiative de M. JAQUES, pasteur à Apples (Vaud), et a été discutée au sein de la société vaudoise de théologie, le 30 octobre 1893. Le traducteur a apporté à l'accomplissement d'une tâche difficile une abnégation et un soin pour lesquels j'ose lui exprimer ma sincère gratitude. Le lecteur voudra bien se souvenir de la destination primitive de la présente étude, qui n'a pas la prétention de traiter dans leur ensemble le fait historique et l'importance doctrinale de la résurrection de Jésus-Christ. Au lieu d'ajouter à ce rapport des notes qui risqueraient d'en altérer le caractère primitif, je préfère reprendre quelque jour le problème abordé ici et en faire l'objet d'une étude christologique complétant celles que j'ai déjà publiées antérieurement. L'original allemand de ce travail se trouve dans les *Archives de la conférence pastorale de Strasbourg* (tome X, p. 234) et a été inséré, avec quelques modifications, dans la *Zeitschrift für Theologie und Kirche*, publiée par M. GOTTSCHICK (Année 1892, p. 343-368).
(Note de l'auteur.)

Christ? Quel est le fondement et le contenu essentiel de cette foi ?

Les récits et les témoignages relatifs à la résurrection du Seigneur ont été expliqués de diverses manières ; des théories bien différentes ont été émises à cet égard. Ici, on maintient ferme et inébranlable la foi en une revivification du corps terrestre de Jésus déposé au tombeau. Là, on parle d'une transfiguration spirituelle de la personnalité du Seigneur, indépendante du rétablissement de l'organisme corporel. D'autres professent ou spéculent tout autrement ; les essais de solution s'accumulent, et avec eux vont croissant les embarras des laïques et des théologiens.

La foi évangélique de la communauté chrétienne dépendrait-elle de telles ou telles explications scientifiques ? Cette foi tomberait-elle ou se relèverait-elle avec les fluctuations des théories historiques ou dogmatiques ? En d'autres termes, et pour parler le langage courant, est-il possible, tout en ayant une conception différente du message de la Pâque chrétienne, tout en expliquant même de façon tout opposée l'évangile de la résurrection, de posséder et de confesser la même foi vivante, et par conséquent d'édifier et d'affermir d'une manière positive la communauté des chrétiens ? Ou bien, la foi évangélique en la résurrection de Jésus-Christ ne se laisse-t-elle formuler que d'une seule et invariable manière, de telle sorte qu'entre les formules différentes se creuse un fossé profond, empêchant le peuple chrétien de participer avec la même ferveur à la même bénédiction évangélique du jour de Pâques ? Y a-t-il un *consensus* religieux qui soit placé plus haut ou qui aille plus profond que toutes nos divergences et controverses théologiques ? Ce *consensus* qui certainement apparaît à nos Eglises comme un idéal et qui, à de certains moments, mais surtout dans les dispositions qui accompagnent nos cultes de Pâques, se manifeste comme une réalité tangible, ce *consensus* religieux, disons-nous, ne peut être établi d'une façon extérieure, en dissimulant les divergences par de prudentes concessions ou bien encore en évitant lâchement la franche et nette exposition des principes. Non, si une compréhension vraiment reli-

gieuse de ce qui constitue l'essence de la foi en la résurrection est possible, il faut qu'elle soit fondée sur une explication loyale et sans aucun malentendu.

Pour résoudre la question dont il s'agit, il ne peut par conséquent y avoir qu'une seule voie. Il nous faudra d'abord fixer l'essence et le caractère constitutif de la foi chrétienne. Loin d'être superflue, cette recherche est d'une importance capitale. C'est là que se trouve la clef du problème. Tout autre point de départ, toute autre manière de poser la question serait une méprise. Ce serait, en particulier, faire tout à fait fausse route que de vouloir commencer par des recherches historiques et critiques : ce serait une véritable *pétition de principe*. Si donc les éclaircissements préparatoires destinés à frayer la voie pouvaient paraître amenés d'un peu loin, je vous prie de vouloir bien suspendre votre jugement pendant quelques instants. Nous espérons que bientôt vous pourrez vous convaincre que ce détour n'est qu'apparent et, qu'en réalité, il est le chemin le plus court et le plus sûr.

Si nous réussissons, en effet, à établir clairement et solidement le caractère spécifiquement évangélique de la foi chrétienne en la résurrection du Seigneur, il sera facile d'en déduire ensuite les conséquences et de considérer le problème bien en face. Vous verrez alors que nous avons obéi à une loi dérivant de l'essence même de la dogmatique protestante.

I

Etablissons donc la notion de la foi évangélique : la définition la plus simple sera la meilleure.

Laissez-moi vous rappeler dans ce but deux expériences importantes faites par le Fils de l'homme : elles nous permettent de jeter un coup d'œil dans l'âme de celui qui a été l'initiateur et le consommateur de la foi, et c'est lui-même qui nous enseignera ce qui pour lui était la foi vivante.

Deux évangiles nous parlent d'une heure solennelle dans laquelle le Seigneur, jetant un coup d'œil sur les fruits de son activité, exprime, dans une prière sublime, l'émotion joyeuse

dont est rempli son cœur : « Je te bénis, ô Père, ô Seigneur du ciel et de la terre, de ce que tu as caché ces choses à des sages et à des savants et de ce que tu les as révélées à de petits enfants. Oui, Père, je te bénis de ce que tel a été ton bon plaisir. » (Mat. XI, 25-26 ; Luc X, 21-22.)

Une autre déclaration analogue a dû s'imprimer en traits ineffaçables dans le cœur des disciples. Comme Jésus était allé dans la contrée de Césarée de Philippe, il les interrogea : « Que dit-on qu'est le Fils de l'homme ? Ils répondirent : Les uns disent : c'est Jean-Baptiste ; les autres : c'est Elie ; d'autres : c'est Jérémie, ou : c'est l'un des prophètes. Et vous, continuait-il, qui dites-vous que je suis ? Simon Pierre répondit par ces mots : Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant. Jésus alors lui adressa ces paroles : Heureux es-tu, Simon, fils de Jonas, parce que ce n'est ni la chair ni le sang qui t'ont révélé cela, mais mon Père qui est dans les cieux. » (Mat. XVI, 13-17.)

Quel enseignement simple et profond sur ce qui constitue l'essence de la foi : une révélation du Père céleste ! C'est cette foi que le Seigneur lui-même avait nourrie dans ses disciples. Il avait déposé dans leurs cœurs la semence de sa parole, il leur avait montré ses œuvres d'amour et de miséricorde, il les avait attirés dans l'intimité de sa vie, il avait réussi à éveiller en eux un esprit nouveau qui avait transformé à tel point leur attente du Messie, que maintenant ils pouvaient saluer, en Celui qui n'avait pas un lieu pour reposer sa tête, l'élu choisi par le Père, le Fils du Dieu vivant. Ils croyaient en lui, c'est-à-dire qu'il avait gagné leur confiance, et par leur attachement à sa personne, la présence et l'action d'un Dieu qui pardonne, qui sauve et qui sanctifie étaient devenues pour eux une réalité intime : en un mot, il les avait vaincus intérieurement.

Et quelles étaient, de leur côté, les conditions nécessaires à l'éclosion d'une foi semblable ? Pas autre chose que le dépouillement intérieur, la pauvreté spirituelle, la faim et la soif de la justice et de la paix, c'est-à-dire la disposition que le Seigneur déclare bienheureuse, parce que c'est à elle qu'appartient le royaume des cieux.

L'expérience qu'ont faite les premiers disciples doit devenir la nôtre, si nous voulons que sonne pour nous l'heure de la naissance à la foi qui sauve. Notre séparation extérieure d'avec le Seigneur ne saurait constituer une différence. Par son évangile, par son image gravée dans l'humanité en traits indélébiles et que le Saint-Esprit éclaire et transfigure au moyen d'une histoire de bientôt deux mille ans, sa personnalité se rapproche de nous, bien plus elle devient une réalité de notre vie intime et parvient à gagner et à dompter les âmes comme au premier jour.

En Jésus-Christ j'ai trouvé maintenant le cœur de mon Père céleste ; par lui j'ai saisi la main de mon Dieu ; désormais, à travers toutes les angoisses du monde, en dépit des accusations de ma conscience, je suis sauvé et, malgré la détresse et la mort, je me sens abrité sous les ailes d'un éternel amour.

C'est cette foi qui, seule à travers tous les âges, a donné aux chrétiens consolation, force et victoire. La Réformation l'a révélée à nouveau comme la seule voie du salut. Qui ne sentirait son cœur ému, lorsque dans les paroles du plus puissant des héros de la foi, il entend vibrer le pur écho de l'Évangile ? De quelle façon intime et saisissante Luther sait toujours à nouveau parler de la confiance enfantine en un Dieu réconcilié qui fait reposer sa grâce et sa bienveillance sur la tête de ses enfants ! « Vois, dit-il, comment Dieu t'offre sa miséricorde en Christ, sans aucun mérite de ta part, et comment tu peux puiser en une telle image de sa grâce la foi et l'assurance du pardon de tes péchés.... Quand le mauvais esprit contemple une foi pareille, il fait rage et soulève contre elle la persécution ; il s'attaque à nos corps, à nos biens, à notre honneur, à notre vie, et nous amène maladie, pauvreté, opprobre et mort. C'est par là que la foi est éprouvée comme l'or par le feu, car c'est une grande affaire que de conserver en Dieu une invincible assurance, quand même il nous envoie la mort, la douleur, l'infirmité, la pauvreté, et de continuer à le regarder comme le meilleur des pères malgré une image aussi cruelle de sa colère.... Et c'est le plus haut degré de la foi de croire que la grâce et la faveur de Dieu reposent sur nous,

quand il nous châtie non pas seulement par des souffrances temporelles, mais par la mort et par le péché.... Par une foi semblable le chrétien est tellement élevé au-dessus de tout, que spirituellement il est maître de tout, car aucune puissance ne peut nuire à son salut, bien plus, tout lui est soumis et concourt à son bien éternel, comme saint Paul l'enseigne au huitième chapitre de l'épître aux Romains, ainsi que 1 Cor. III. — C'est une vraie puissance spirituelle que celle qui, malgré l'oppression et la misère du corps, fait servir la souffrance et la mort elle-même à mon salut. C'est une dignité pleine de noblesse, c'est un royaume spirituel, et lorsque je crois, le bien comme le mal doit concourir à ma rédemption¹.»

Telle est l'âme de la foi protestante qui, par le témoignage des réformateurs, prit une forme vivante et victorieuse dans le cœur des chrétiens. « S'asseoir, disait Luther, à l'ombre du *Credo* et du Notre Père, et se rire du diable et de ses embûches; voilà ce qui fait le croyant; car Dieu veut que nous croyions qu'Il est vraiment notre Père et que nous sommes vraiment ses enfants, afin que nous puissions le prier en toute assurance, comme des enfants bien-aimés prient leur père bien-aimé. »

II

Celui qui en quelque mesure est éveillé à cette foi, fait l'expérience qu'elle est une grâce divine, dont il n'est pas lui-même l'auteur et qu'il n'a méritée en aucune façon. « Je crois que je ne puis aller à Jésus-Christ ni par ma propre force, ni par ma propre raison, mais que c'est le Saint-Esprit qui m'a appelé par l'Évangile, qui m'a éclairé par ses dons et qui m'a sanctifié et maintenu dans la vraie foi. » La foi chrétienne ne s'obtient ni par la raison ni par les efforts de la volonté, elle ne repose pas sur une série de vérités théoriques ou d'efforts pratiques, elle ne saurait être gagnée par le développement logique de je ne sais quelle nécessité de la pensée ou par les décrets d'un enseignement tout extérieur; non, cette foi est

¹ *Sermon sur les bonnes œuvres, Traité de la liberté chrétienne.*

produite par un fait, par un fait qui a gagné notre confiance, qui a saisi notre personnalité tout entière, l'a entraînée et rendue capable de se donner complètement.

Ce fait, c'est la personne de Jésus-Christ qui nous donne la certitude joyeuse de la grâce de notre Dieu.

La Réformation aurait dû depuis longtemps nous apprendre à rompre avec cette illusion qui consiste à croire que la foi n'est qu'un effort purement humain, une sorte de *sacrificium intellectus* qui, en définitive, constituerait un mérite et ferait par là le salut de l'âme. Ce serait une triste contrefaçon de la foi catholique : à la place des œuvres méritoires, nous aurions maintenant la foi méritoire ! Nos réformateurs conçoivent bien plutôt la naissance de la foi évangélique comme une *vivificatio*. Cette vie nouvelle est éveillée non pas par un certain nombre de dogmes, mais par la vérité chrétienne agissant comme une puissance de vie divine, c'est-à-dire par l'Évangile lui-même, ou bien par Jésus-Christ agissant comme notre Sauveur. Là où la foi évangélique devient par l'expérience la possession personnelle du salut en Jésus-Christ, le christianisme se simplifie, s'approfondit et se concentre dans la seule chose nécessaire. Cette foi pourra être forte ou faible, claire ou confuse, déjà mûrie par l'expérience ou encore balbutiante, n'importe, dès qu'elle a saisi Jésus-Christ comme son Sauveur, elle possède pleinement la vérité évangélique dans son essence et dans son principe.

Sans doute, par cette méthode, rien n'est fait encore lorsqu'on a adhéré à une confession de foi ou même lorsqu'on a affirmé une proposition tirée de l'Écriture. D'après notre principe évangélique, en effet, courber une intelligence, qui se révolte peut-être, sous une parole dont l'expérience intime n'a encore rien retiré, est sans aucune valeur. Est-ce à dire cependant que cela seulement soit la vérité dont nous avons fait l'expérience dans notre conscience étroite et bornée ? Non, nous le savons : Dieu est plus grand que notre cœur ; autant le ciel s'élève au dessus de la terre, autant ses pensées dépassent nos pensées ; dans ses révélations aussi, il nous donne au-dessus et au-delà de ce que nous pouvons demander et com-

prendre. Mais sa vérité qui, comme sa paix, surpasse toute intelligence, ne saurait enrichir et affranchir ma vie intérieure, que dans la mesure où elle entre dans le domaine de mon expérience personnelle et où j'en prends possession d'une façon consciente et spontanée. La puissance qui nous arrache à notre perdition naturelle, qui nous donne accès auprès de notre Père céleste, qui nous délivre de la recherche de notre propre cœur et nous rend capables d'aimer vraiment notre prochain comme nous mêmes, cette puissance se fait connaître à nous comme une révélation miraculeuse, à condition toutefois qu'une telle connaissance soit d'abord une vie avant d'être un savoir.

Sans doute cette vie de la foi, quand on la saisit et qu'on l'exprime scientifiquement, devient aussi une science de la foi ; mais si cette science qui s'appelle la dogmatique, doit remplir sa mission, il ne faut pas qu'elle oublie jamais le sol fécond dans lequel elle plonge ses racines : la dogmatique protestante n'est pas l'auteur de la foi, elle en est le témoin et la servante.

Une théologie qui poursuivrait un autre but dégénérerait en une scolastique stérile, imposant aux âmes un joug insupportable, ou bien elle aboutirait à une critique dissolvante qui apporterait à ceux qui ont faim des pierres à la place de pain. Heureux serons-nous, docteurs évangéliques ou pasteurs, si nous n'oublions jamais que nous sommes appelés à être les membres d'une Eglise qui ne veut annoncer autre chose que l'Évangile de Jésus-Christ, et qui ne connaît pour parvenir à cet Évangile d'autre voie que celle de la foi, la voie royale de l'expérience personnelle du salut !

III

La force merveilleuse de l'Évangile de Jésus-Christ, saisi dans toute sa clarté et dans toute sa profondeur, peut être éprouvée par un critère d'une extrême simplicité : *la signification et la portée religieuse de nos fêtes chrétiennes.*

Chacune d'elles place le croyant au centre vivant de la ré-

vélation du salut et apporte en quelque sorte l'Évangile tout entier à la conscience du fidèle ; seulement, c'est un côté spécial d'une vérité immuable que chaque fête relève et sur lequel elle met un accent particulier. Ici encore, il faut rappeler Luther, et avant tout, ses sermons pour les fêtes chrétiennes. C'est de lui que nous pouvons apprendre que la foi chrétienne forme une unité organique et vivante ; mais si la foi chrétienne ne se résout pas en une série d'actes de foi séparés, la foi au ressuscité n'est pas non plus une portion séparée ou un fragment particulier du christianisme ; comme la foi de Noël, comme la foi du Vendredi saint, elle n'est qu'une application déterminée, une façon de se représenter la foi chrétienne dans son ensemble.

En réalité, celui qui a trouvé en Jésus-Christ le Dieu avec lequel il est en communion, celui qui dans cette communion du royaume de Dieu a reçu le pardon des péchés, la vie et le salut, celui-là est assuré que la vie qui nous élève au-dessus du monde et qui nous délivre du monde, ne vient pas du monde. L'expérience journalière de la puissance de l'œuvre et de la personne du Christ garantit au croyant que le chef du royaume de Dieu et l'auteur de la rédemption n'a pas pu être la proie de la mort. La défaite apparente du Christ sur la croix n'a pas été un anéantissement, mais bien le passage dans une sphère correspondant mieux que la sphère terrestre à la véritable nature du Seigneur. L'âme chrétienne souscrit sans réserve à cette parole de l'Apocalypse : « Je suis le premier et le dernier, le vivant ; j'ai été mort, et voilà que maintenant je vis aux siècles des siècles, et je tiens les clefs de la mort et de la Demeure des Morts. » (I, 18.) Nous savons que « Christ, ressuscité des morts, ne meurt plus ; la mort n'a plus de pouvoir sur lui. Il est mort, en effet, et c'est à cause du péché qu'il est mort une fois pour toutes ; puis il est revenu à la vie, et c'est pour Dieu qu'il vit. » (Rom. VI, 9-10.) Cette vie pour Dieu, ζῆ τῷ Θεῷ, est une vie pour le salut et la bénédiction du royaume des croyants fondé par lui.

Il s'agit donc de maintenir fermement la pleine et entière signification de la foi en un Seigneur vivant. « Le Seigneur est

vivant ! » Est-ce à dire qu'il continue à vivre ici-bas, comme tous les grands bienfaiteurs de l'humanité, mais dans une mesure unique et extraordinaire ? Faut-il entendre par là que son souvenir, son image, ses paroles, l'esprit qu'il a suscité sont devenus comme le patrimoine vivant de l'histoire de notre race ? Sans doute, le Christ continue à vivre de cette manière parmi nous. Pourrait-on nier les effets immenses de son œuvre qui, depuis son apparition, s'étendent et s'élargissent de plus en plus ? Un nouveau monde, notre monde chrétien, compte à bon droit les années de son existence à partir de la naissance du Sauveur. Mais ce n'est pas seulement dans ce sens empirique et historique que nous, chrétiens, pouvons dire du Christ : le Seigneur est vivant !

Le Seigneur est vivant ! Reconnaissons-nous par là son immortalité, la perpétuité de son existence dans l'au delà ? Sans aucun doute, cette existence est pour chaque chrétien une vérité certaine, inébranlable. Mais cette vérité elle-même n'épuise pas le contenu de la confession chrétienne. Car pour tous ceux qui ont été sauvés, pour tout pécheur qui a été reçu en grâce, et même pour toutes les âmes d'hommes créées à l'image de Dieu et qui ont quitté cette vie, pour tous, nous espérons et nous croyons qu'ils n'ont pas été anéantis par la mort, si du moins ils ne se sont pas séparés volontairement de la source de la vie.

Le Seigneur est vivant ! La continuation de l'existence personnelle du Christ est, pour le croyant, la continuation de l'œuvre personnelle du Christ. Son œuvre n'a été ni déjouée ni arrêtée par la mort ; bien au contraire, cette mort a été la condition et la base d'une activité rédemptrice d'autant plus vaste et plus victorieuse. La foi en un Seigneur vivant et glorifié n'est pour nous ni un corollaire théologique, ni l'enveloppe mythologique d'une idée, non, c'est une affirmation directe de notre expérience chrétienne.

Sa vie s'est consommée dans sa mission, mais dans sa vie, la vie de Dieu était présente et agissante, et sa mission fut la réalisation de la fin suprême de l'humanité. Par conséquent celui qui a trouvé dans la vie et dans l'activité du Christ le fondement

de la paix, est amené par là à la certitude que la personne du Christ vit d'une manière impérissable et en même temps agit pour lui. Il y a plus : le chrétien est certain que le Seigneur glorifié, dont l'action n'est plus liée au temps et à l'espace, est maintenant plus près de lui qu'à l'époque de son activité terrestre. L'entrée du Fils auprès du Père le rend d'autant plus capable d'agir pour ses frères.

« Je ne vous laisserai pas orphelins ; je reviens à vous. Car je vis, moi, et vous aussi, vous vivrez. Dans le monde, vous passez par l'angoisse ; mais prenez courage, j'ai vaincu le monde. » (Jean XIV, 18-19 ; XVI, 33.)

Ces paroles du Christ johannique expriment déjà l'expérience bénie de la communauté chrétienne. A travers les paroles d'adieu que le Seigneur adresse aux siens, la foi entend déjà une promesse qui lui apporte la consolation et la paix, qui change en joie et en triomphe toutes les angoisses du monde ; elle saisit le message d'un retour permanent, d'une communion inaltérable, d'un amour éternellement présent qui, transformant la perte apparente en gain suprême, fait de la croix le signe de la victoire : « Quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tous les hommes à moi. » (Jean XII, 32.)

Ces paroles nous font pénétrer dans le sanctuaire de la foi vivante au Seigneur ressuscité. La littérature du Nouveau Testament nous parle ainsi, — d'une voix unanime quoique sous des formes diverses, — du Seigneur glorifié, but de tous les désirs, objet de la foi, force de la vie, consolation et espérance dans la mort. Cette foi en un chef vivant du royaume de Dieu est la pierre angulaire de l'Eglise, qui sait que les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle, parce qu'Il est avec elle, tous les jours, jusqu'à la fin du monde.

IV

Mais qui donc est capable de saisir la chose prodigieuse renfermée dans cette affirmation : le crucifié est le « Κύριος τῆς δόξης ? » (1 Cor. II, 8 ; Jacq. II, 1.)

Là où tout paraît perdu, où les choses visibles tombent en

poussière, où le monde désespéré ne voit plus que ruines et deuil, et où cette mort elle-même se retourne contre le pécheur pour lui en faire porter la responsabilité, là même éclate une puissance d'amour toujours présente et agissante, qui console de toute douleur, qui expie tout péché, remporte la victoire sur toute puissance hostile et fait tout concourir, même les difficultés et les obstacles, au triomphe final et à la bénédiction éternelle. « Le salaire du péché, c'est la mort ; mais le don de la grâce de Dieu, c'est la vie éternelle en Jésus-Christ, notre Seigneur. » (Rom. VI, 23.) « La mort a été engloutie par la victoire. O mort, où est ton aiguillon ? O sépulcre, où est ta victoire ? Rendons grâce à Dieu qui nous a donné la victoire par notre Seigneur Jésus-Christ. » (1 Cor. XV, 56-57.) Si ces paroles n'ont pas été émoussées par l'habitude et qu'au lieu d'être répétées machinalement, elles soient pour nous esprit et vie, elles peuvent nous communiquer un courage qui nous fera vaincre le monde et nous permettra de dire : « Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? » (Rom. VIII, 36.)

Mais où puiser un tel courage ? Cette fière assurance, ce saint défi, ne serait-ce que présomption puérile ou orgueilleux aveuglement ? « Voici, ce qui est impossible aux hommes, cela est possible à Dieu. » (Luc. XVIII, 27.) Ce qui n'est qu'une folie pour le cœur naturel, Dieu l'a révélé à ceux à qui il a fait la grâce de pouvoir dire : « Nous, nous avons la pensée de Christ. » (1 Cor. II, 16). Grâce à l'apparition historique et à l'œuvre personnelle du Christ, le croyant gagne une assurance qui lui donne la certitude du pardon, l'élève au-dessus de la misère et de la mort et le rend participant à la royauté spirituelle de son Rédempteur. Le regard que jette la foi sur le Christ historique qui promet le repos à ceux qui sont fatigués et chargés, qui par sa grâce et sa fidélité garantit au pécheur le plus égaré la grâce et la fidélité de Dieu, qui par son obéissance jusqu'à la mort a vaincu le monde et le mal qui est dans le monde, voilà la voie du salut, voilà le seul chemin qui conduise à la vie.

Cependant, en contemplant le Christ historique, nous ne devons pas nous livrer à l'illusion que le fondement de notre

confiance puisse résider dans la connaissance de la tradition évangélique ou dans les faits historiques de la vie de Jésus. Ce serait méconnaître complètement ce qui constitue l'essence et la force de la foi évangélique. La foi vivante ne saurait être enchaînée au passé. Pour que notre vie religieuse reste saine et forte, il faut que notre foi soit une foi en une puissance présente. Notre foi n'a donc jamais affaire avec un fait du passé, pris comme tel, car il ne peut être question de foi réelle que lorsque ce fait du passé est devenu en même temps quelque chose de présent qui a une action sur moi et dont je retire quelque profit. On peut dire : « Toute puissance a été donnée au Christ, et il a sauvé le monde, » tout en demeurant aussi froid que lorsqu'on affirme qu'à midi on est au milieu du jour. Ce n'est que lorsque ces affirmations se transforment en celles-ci : Ce Christ est *mon* Sauveur, il *m'a* racheté, qu'on peut commencer à parler de foi. Sans cette révélation qui est une révélation présente, il n'y a pas de christianisme possible. Car le christianisme consiste en ceci, que Dieu lui-même est entré dans ma vie, m'a rendu certain de sa présence et de sa communion, c'est-à-dire s'est révélé à moi.

C'est dans ce sens-là seulement que la foi au Seigneur présent s'autorise de la confiance au Christ historique, et que cette confiance devient peu à peu une foi véritable. L'amour et la compassion que j'ai contemplés dans l'Évangile, j'en éprouve incessamment la sainte et bienheureuse réalité. Pour caractériser le contenu de cette expérience, je ne trouve pas de meilleure expression que la parole de l'apôtre : « Jésus-Christ est le même hier, aujourd'hui et éternellement ! » (Héb. XIII, 8.)

V

Ce n'est pas sans crainte que j'ai essayé, dans les développements qui précèdent, de décrire et d'expliquer la foi vivante en notre Rédempteur glorifié. Une telle entreprise ne peut tourner qu'à notre confusion. Tandis que nous affirmons que la foi connaît le don ineffable de la réconciliation, de la paix et de la vie éternelle, la prière des disciples monte de

notre cœur à nos lèvres : Seigneur augmente-nous la foi ! Seigneur je crois, viens en aide à mon incrédulité. » Nous sentons toujours mieux cette vérité : « Ce n'est pas que j'aie déjà atteint le but, ou que je sois déjà parvenu à la perfection. » Cette certitude évangélique n'est pas pour nous une expérience faite et achevée dont nous puissions jouir dans une douce sécurité, elle est bien plutôt un combat, le combat de la foi en nous-mêmes.

Entendons-nous bien. Je ne parle pas du conflit soulevé par les doutes théoriques et les scrupules de la critique ; ce conflit-là ne peut être pacifié qu'à l'aide de preuves intérieures et d'arguments fournis par la science. Le combat dont je parle est plus intime, plus général, plus redoutable ; il n'est pas d'ordre théorique, mais pratique. La confiance en un Seigneur glorifié transporte le croyant dans un ordre et dans un monde qui ne sont pas d'en bas, mais d'en haut ; le centre de gravité de son existence se déplace et se transporte dans le royaume invisible de Dieu ; il devient citoyen des cieux. Si Christ est en lui, si le Seigneur qui est Esprit exerce son empire sur lui, il est, pour le corps, mort à cause du péché, mais pour l'esprit, il est vie à cause de la justice : les choses vieilles sont passées, il est devenu une nouvelle créature. (Phil. III, 20 ; Rom. VIII, 10-11 ; 2 Cor. III, 17 ; V, 17 ; Col. III, 1-4.) Lorsque la vie cachée avec Christ en Dieu commence à palpiter en lui et que son âme a jeté l'ancre sur les rivages éternels, alors naît en lui la foi au Seigneur qui a passé victorieusement de la mort à la vie, la foi au Ressuscité. Cette foi doit s'affirmer chaque jour à nouveau dans la conduite du chrétien ; c'est un travail religieux et moral qui s'accomplit par la grâce divine et par la puissance de l'Esprit. Chaque chrétien pourra éprouver, avec une force toujours grandissante, la profonde signification de la parole de l'apôtre : « Nul ne peut dire « Seigneur Jésus » que par le Saint-Esprit. » (1 Cor. XII, 3.)

Celui qui prend au sérieux cette confirmation intime de la foi, ne sera pas tenté de suivre la voie facile de l'apologétique traditionnelle. Il sait bien que la foi en une vie éternelle et la confiance en celui qui nous donne cette vie ne saurait s'impo-

ser à l'homme naturel, car il sait que cette foi est un miracle qui se renouvelle chaque jour. C'est par le sentiment d'une dépendance absolue saisissant la personnalité tout entière, que le chrétien arrive à l'assurance invincible : le Seigneur a vaincu la mort et mis en évidence la vie et l'immortalité par l'Évangile (2 Tim. I, 10).

Celui qui n'a jamais reçu de la personnalité de Jésus-Christ une impression vivifiante, celui qui dans la vie et l'activité du Christ n'a pas senti la vie et l'action de Dieu même, ne peut voir dans la résurrection du Seigneur que le récit d'un miracle quelconque dont Jésus-Christ aurait été le héros, et qui n'est pour lui tout au plus qu'un prodige muet, *mutum portentum*. Allons plus loin, soyons justes : nous trouverions tout à fait dans l'ordre qu'un esprit resté totalement étranger à l'influence du Rédempteur repoussât, sans autre, tous ceux qui prétendraient lui faire confesser la foi en la résurrection. Celui-là seulement qui a été saisi et vaincu par la puissance de vie qui émane du Christ, peut arriver à dire avec une foi que rien ne saurait ébranler : Je sais que mon Rédempteur est vivant !

Non moins inefficace que le procédé de l'apologétique est l'argument qui, depuis Celse jusqu'à nos jours, a été employé par une polémique superficielle : Le Seigneur ressuscité ne s'étant manifesté qu'aux seuls croyants, il manque à la foi une base solide et une certitude infaillible. Une objection de cette nature part de cette supposition absolument fausse que le domaine religieux de la foi doive se confondre avec le monde sensible, palpable pour chacun, accessible à la curiosité la plus ordinaire. Comme si l'Église n'avait pas toujours enseigné que le Ressuscité n'apparut qu'à ses disciples, et sans aucun doute, ne fut aperçu d'aucun des païens et des juifs qui étaient aussi présents ! « Il s'est montré non à tout le peuple, mais aux témoins qu'il avait choisis d'avance, » disait Pierre. (Actes X, 41.) C'est cette expérience de la communauté chrétienne que le Christ johannique exprime avec une clarté parfaite quand il dit : « Vous me verrez.... mais le monde ne me verra plus. » (Jean XIV, 19.) Et lorsque la raison naturelle,

dont la vue est courte et bornée, jette cette objection qui fut celle d'un disciple : « Seigneur, qu'est-il arrivé pour que tu veuilles te manifester à nous et non pas au monde ? » Jésus répond et dit : « *Si quelqu'un m'aime*, il gardera ma parole et mon Père l'aimera et nous viendrons à lui et nous ferons chez lui notre demeure. » (Jean XIV, 22-23.)

VI

Si quelques-unes des considérations qui précèdent ont pu sembler amenées d'un peu loin, on verra, je l'espère, que c'était cependant la vraie route à suivre, dès que nous en ferons apparaître les conséquences. Ces conséquences sont faciles à tirer, mais il faut les exposer avec précision, si nous ne voulons pas obscurcir la notion de la foi.

Si l'affirmation de l'existence et de l'action continue du Christ vivant repose sur une certitude religieuse, il en ressort aussitôt que la foi évangélique au Ressuscité ne saurait être établie par la voie historique.

Supposons le cas le plus favorable qui se puisse imaginer. Accordons qu'il soit possible de réunir en un tableau d'ensemble, sans lacune, sans rien de forcé ni d'arbitraire, les récits et les témoignages du Nouveau Testament relatifs à la résurrection de Jésus. Toute divergence a disparu, toutes les difficultés historiques et critiques sont résolues, l'historicité du fait lui-même est solidement établie jusque dans ses moindres détails par des documents irréfutables. On a donc mis en pleine évidence ce qu'on a souvent prétendu, c'est-à-dire qu'aucun fait historique n'est plus certain, n'est mieux prouvé que celui-là. Je demande maintenant : cette preuve empirique tirée de l'histoire est-elle capable de produire la foi chrétienne au Christ ressuscité ? Aucun d'entre nous, je suppose, ne voudrait identifier le fait de tenir pour vraie l'histoire de la résurrection avec la certitude intime et profonde de la foi en Celui qui est vivant. Nos réformateurs n'ont-ils pas déclaré avec une clarté qui ne laisse rien à désirer qu'on ne saurait attribuer de valeur religieuse à la simple *fides historica* ?

Mais on m'objectera sans doute que la question n'est pas bien posée. Tenir un fait historique pour vrai, dira-t-on, est pourtant une présupposition nécessaire pour arriver à la confiance de la foi. Il faut d'abord que le fait historique soit établi, et ensuite, sur cette base solide, pourra s'élever la foi chrétienne. Si l'historicité des circonstances que nous a livrées la tradition évangélique est démontrée par d'irréfutables témoignages, l'assentiment de l'intelligence doit entraîner avec elle la conviction du cœur et l'impulsion de la volonté qui lui correspond. En tout cas, la *fiducia*, la *fides salvifica* ne peut exister que lorsque la base historique sur laquelle elle repose a été élevée au-dessus de toute contestation. C'est ainsi que nous croyons en la résurrection de Jésus-Christ, en tout premier lieu, à cause des témoignages évangéliques qui nous la rapportent. Il faut donc, avant tout, établir, par tous les moyens dont la science historique dispose, la certitude ou plutôt la crédibilité de ces témoignages, seule base de la connaissance et de la vie chrétienne.

C'est là, il est vrai, une conclusion très spécieuse. Et pourtant, combien elle est peu évangélique ! Combien est dangereux, au point de vue religieux, ce procédé de l'apologétique traditionnelle !

Ce qu'il y a de périlleux, d'antiprottestant dans cette méthode, le voici : elle fait dépendre la foi simple du chrétien des résultats incertains de la recherche historique et critique. Ne nous y trompons pas. L'apologie de ce qui serait soi-disant la base nécessaire de la foi à la résurrection, la démonstration des faits historiques, est le fait de la science, et d'une science qui exige une profonde culture théologique. Et comme elles sont difficiles et compliquées, ces recherches indispensables ! Qui ne connaît les contradictions, les obscurités, apparentes ou réelles, des témoignages du Nouveau Testament sur la résurrection de Jésus ? La difficulté en est encore augmentée quand on considère que la solution de ce problème particulier dépend d'autres questions générales sur lesquelles l'accord est loin d'être fait à l'heure présente. Ou bien la controverse sur les auteurs de nos évangiles et l'époque de leur rédaction

serait-elle résolue à la satisfaction de tous les historiens? On voudra peut-être s'en tenir à l'apôtre Paul et se retrancher derrière le passage 1 Cor. XV? Mais comment le faire, si les attaques récentes contre l'authenticité de cette épître trouvent de l'écho et gagnent des adhérents? La question n'est pas de savoir si la plupart des savants soutiennent cette authenticité; mais voici des laïques, des gens peu instruits qui sont placés devant ce fait : l'authenticité de cette épître est suspectée, attaquée. Que faire? Faut-il que l'Eglise soit entraînée dans la discussion théologique du pour et du contre? Faut-il qu'elle attende, avant de se former une certitude, que les recherches historiques se soient mises d'accord pour lui prouver sa foi à la résurrection? Ou bien faut-il que, de ma propre autorité, je demande à l'Eglise de donner son assentiment au résultat de nos recherches scientifiques? A toutes ces questions, la réponse n'est pas douteuse.

Si l'on était forcé, pour croire au Christ ressuscité, de s'engager d'abord dans des recherches historiques, il faudrait ou bien se livrer soi-même à un examen scientifique ou bien se soumettre servilement à ceux qui sont en état de faire de la théologie. De cette manière on n'arriverait jamais au degré d'assurance et d'évidence nécessaire pour posséder, devant les angoisses et devant la mort, l'ancre inébranlable de l'espérance du salut. Mais alors, il faut qu'il y ait un moyen par lequel chaque chrétien sans exception, celui qui est cultivé et celui qui ne l'est pas, le théologien et le laïque, parvienne à la certitude sur cette question brûlante. Ce moyen, j'ai essayé de le décrire : *c'est l'expérience personnelle du salut.*

Lorsque le chrétien en est arrivé, par l'expérience intime, à posséder la foi en un Seigneur ressuscité, il se trouvera sur un terrain favorable qui lui permettra de résoudre certaines obscurités ou divergences des récits bibliques; certaines difficultés qui lui paraissaient inextricables perdront beaucoup de leur importance. Sans doute ce n'est pas là que tous aboutiront nécessairement. Le chrétien devra se garder de vouloir appliquer son expérience personnelle comme un critère infaillible et d'y soumettre l'histoire, l'exégèse ou la concordance des dates.

Ce danger diminuera cependant dans la mesure où le croyant sera plus fermement attaché à son Maître ressuscité.

Ecoutez ici la confession que vient de nous faire un homme arrivé à cette liberté par une conception à la fois claire et profonde de ce qui fait l'essence de la foi : « C'est vraiment, dit-il, une dispensation admirable de Dieu de nous avoir enlevé violemment, par le développement de la critique biblique, toutes les fausses béquilles par lesquelles nous soutenions notre foi, et de n'avoir laissé libre qu'une seule voie, la voie royale de l'expérience intime. Lorsque quelqu'un qui veut apprendre à nager abandonne pour la première fois son support, il lui semble qu'il va infailliblement couler bas et se noyer. Mais le maître qui le dirige sait bien ce qu'il fait et pourquoi il le fait. Il en est de même pour nous, lorsque tout à coup on nous retire les appuis sur lesquels nous avons jusqu'alors édifié tout notre christianisme. Nous aussi avons le sentiment que nous allons enfoncer et périr. Et pourtant, on peut appliquer ici la grande parole : « Nous savons que si cette tente où nous habitons sur la terre est détruite, nous avons dans les cieux un édifice qui vient de Dieu. » En effet, la puissance divine qui vient de l'Évangile est plus forte que tout, et nous soutient mieux que tout le reste ¹. »

VII

Ce qui a été dit de la critique historique s'applique aussi à la dogmatique. Aucune théorie dogmatique n'a le pouvoir de produire la foi en un Seigneur ressuscité, aucune théorie non plus n'est en état de la détruire.

L'histoire et la dogmatique peuvent cependant rendre à la foi évangélique un service essentiel. Elles peuvent lui aider à se concentrer dans le domaine qui lui est propre et à se ressaisir elle-même dans ce qui constitue son vrai contenu et sa nature.

Avant tout, ces disciplines nous enseigneront à faire soigneu-

¹ M. HAUPT, *Die Bedeutung der heiligen Schrift für den evangelischen Christen*, 1891, p. 48.

sement le départ entre la révélation chrétienne donnée à l'Eglise et les explications théologiques proposées par l'école.

L'intérêt de la certitude chrétienne commande impérieusement une semblable séparation entre les affirmations essentielles de la foi et les formules théologiques qui en ont été dérivées. Ce qui fait la force de la foi évangélique en la résurrection de Jésus-Christ, c'est uniquement la confiance intime au Christ glorifié et à la continuation de son activité pour la bénédiction et le triomphe de son règne.

La foi est aussi incapable de porter un jugement sur la manière dont cette activité du Christ s'accomplit conformément au décret divin que d'expliquer la marche de la providence divine et l'action de son esprit (Jean III, 8).

Il nous est également impossible de formuler une théorie quelconque sur le mode d'existence du Seigneur glorifié. Dieu lui-même, dans sa grâce, nous a préservés de la tentation de transporter l'expérience religieuse dans le monde des sens accessible à l'observation scientifique; il ne veut pas que nous cherchions à changer la foi en vue. Nous pouvons certainement considérer comme une dispensation providentielle le fait que dans le Nouveau Testament la foi unanime au Christ ressuscité ait été formulée de différentes façons et attestée par différentes images. C'est à la critique historique et à la théologie biblique d'analyser les conceptions qui ont servi d'enveloppes à la foi chrétienne primitive. Mais nous ne devons pas imposer ces notions et en faire une règle de foi qui lierait l'Eglise d'aujourd'hui. Ce procédé nous est déjà interdit par cela même que les idées contenues dans les documents du Nouveau Testament ne se laissent pas ramener à un tout uniforme. Je rappellerai à ce sujet, à titre d'exemple, que d'après la plus ancienne tradition la résurrection et l'ascension du Christ n'étaient que deux expressions différentes servant à désigner un même fait, tandis que la tradition postérieure divise ce fait en deux événements distincts, séparés par un intervalle de 40 jours. On sait aussi que l'image paulinienne du Seigneur qui est l'Esprit (2 Cor. III, 17) est bien différente de la figure du Ressuscité qui se dégage des témoignages évangéliques; on sait enfin que

ces témoignages eux-mêmes trahissent des courants divers ou des fluctuations notables de la tradition apostolique.

Je sais bien que de nombreuses tentatives ont été faites dans le but de ramener à une formule unique les multiples richesses de la foi chrétienne primitive. Mais soyons francs. Où se trouve le plus grand respect de l'Écriture ? Chez ceux qui, loyalement, font voir le véritable état des faits et admirent, dans les témoignages du Nouveau Testament, une variété pleine de vie et défiant tous les rapprochements forcés, ou bien chez ceux qui, par toute espèce de petits moyens, sollicitent doucement les textes afin d'établir avec peine une *concordia discors* qui, au lieu de résoudre les problèmes, les dissimule ou les escamote ?

Nous avons à observer la même réserve vis-à-vis des témoignages qui concernent la résurrection. Une recherche historique circonspecte et strictement objective reconnaîtra pleinement et complètement que le cénacle des disciples a cru en la résurrection. Mais elle n'ira pas plus loin et se bornera à constater un plus ou moins grand nombre d'apparitions du Christ au cercle des disciples ou à quelques témoins. Quant à savoir *comment* ces apparitions ont eu lieu, c'est là une question impossible à résoudre, si l'on prend pour base unique les témoignages existants et si l'on ne fait pas appel à des hypothèses hétérogènes.

Jusqu'à ce jour, personne n'a pu trouver une explication qui tienne compte de tous les éléments du problème et qui résolve entièrement toutes les difficultés psychologiques et historiques : nous disons personne, c'est-à-dire ni le partisan le plus déclaré de la tradition évangélique littérale, ni le représentant le plus résolu de l'hypothèse des visions, ni le défenseur le plus habile des innombrables essais de conciliation. Cet état de choses n'est pas de nature à troubler celui qui estime que la vie glorifiée et l'activité spirituelle du Christ est la seule vérité essentielle et toujours accessible à l'expérience de la foi. La certitude que le Seigneur vit et agit comme le chef glorifié de son royaume est un acte de foi éveillé et enfanté toujours à nouveau par la puissance divine de l'Évangile.

Les premiers témoins furent eux aussi amenés à cette certitude par une action divine ; ils furent ainsi sauvés des ténèbres de leur désespoir et de leur impuissance, ils furent enfantés à une espérance vivifiante que rien ne put flétrir (1 Pierre I, 3). De quelle nature a été cette action de Dieu, c'est là le secret de la Providence qui se sert de tous les moyens pour produire les résultats arrêtés dans le conseil du Tout-Puissant.

C'est en nous plaçant sur ce terrain que nous pouvons déclarer fermement ceci : le partisan de la tradition qui admet que le corps terrestre du Christ a été rappelé à la vie n'est pas pour cela plus avancé au point de vue religieux, que celui qui fait dériver d'une expérience intérieure la foi des disciples au Seigneur glorifié. Tous deux, avec la même sincérité et la même ferveur, peuvent se rencontrer dans une foi religieuse qui n'est conditionnée par aucune explication scientifique ou historique.

VIII

Mon Rédempteur est vivant,
C'est en lui seul que j'espère !

Telle est la note fondamentale de l'Évangile de Pâques, et c'est l'incomparable privilège du prédicateur chrétien que de pouvoir mettre en pleine valeur ce message du Prince de la vie. Il ne m'appartient pas de montrer ici l'inépuisable richesse des applications pratiques dont dispose le témoignage rendu au Ressuscité. Les bénédictions ineffables qui en découlent, la pieuse émotion des foules qui se rassemblent dans nos temples aux pieds du Christ vivant, nous montrent quelle puissance sera toujours attachée à la proclamation de cette vérité. Il y aura toujours, pour l'attester, les lits de mort et de maladie de nos chrétiens, les tombeaux de nos bien-aimés, tous les lieux consacrés enfin, où la prière muette et le chant des cantiques de Pâques réveillent ou raffermissent dans nos cœurs cette invincible certitude :

Mon Rédempteur est vivant,
C'est en lui seul que j'espère !

Partout où par une expérience venue de Dieu, le message du Ressuscité prend vie dans les cœurs, l'immortel attrait de l'Évangile de Pâques se révèle, nous apportant un souffle de la patrie et faisant resplendir sur l'obscur sentier de notre pèlerinage terrestre l'aurore d'une vie éternelle. « Notre cœur ne brûlait-il pas au dedans de nous, lorsqu'il nous parlait en chemin ? » Telle sera toujours l'expérience de l'Église, en présence du Ressuscité dont elle entend la parole : « La paix soit avec toi ! » Quelle force ! quelle consolation ! quelle édification !

Pourquoi faut-il que cette édification soit si souvent compromise par notre faute ? Pourquoi faut-il qu'au jour de triomphe de l'Église maint prédicateur se prive, lui et ses auditeurs, du fruit le plus béni de son ministère ?

Au lieu de puiser à la source vive de l'Évangile, il se tourne vers les citernes crevassées et sans eau de la pauvre sagesse humaine. L'un d'eux, pour combattre des doutes théoriques, se laissera entraîner à des discussions historiques ou scientifiques. Un autre ira s'égarer dans des fantaisies théosophiques sur la constitution du corps ressuscité. Celui-là fait de la critique et part en guerre contre l'orthodoxie bornée qui, dans un siècle de lumières, attend le salut du monde de la vivification d'un cadavre. Ces exemples seraient-ils imaginaires ? N'est-ce pas un fait que souvent les prédications les meilleures et les plus pénétrantes sont, je ne dirai pas déparées (ce qui serait peu), mais paralysées et rendues stériles ? Nous avons souvent entendu des laïques sérieux et pieux déplorer une semblable méthode.

Voici une pauvre vieille, avide de consolation et d'espérance, cherchant un appui dans sa faiblesse ; elle a été éprouvée par l'école de la souffrance, et ne vit plus que dans une fervente attente d'être bientôt recueillie auprès de son Sauveur, où elle retrouvera ses bien-aimés pour ne plus jamais les perdre. Elle entre : elle entend des considérations glaciales sur l'immutabilité des lois de la nature, d'où elle doit conclure sans doute que la résurrection n'est qu'un vain mot et que le revoir dans l'au-delà est une illusion puérile. « Si quelqu'un scandalise un de ces petits qui croient en moi, il vaudrait mieux pour lui qu'on

lui attachât une meule au cou et qu'on le jetât au fond de la mer. » (Mat. XVIII, 16.)

Ailleurs, c'est un homme cultivé qui a été attiré à l'église par la solennité d'un jour de fête, par la contagion de l'exemple, par la puissance de la communion chrétienne au jour de Pâques. Il a été sans doute, une fois ou l'autre, touché par l'amour sans bornes du Christ qui, dans la lutte de la vie, au jour de la détresse, peut devenir, il le sait, un soutien et un ami. Mais il se tient sur la défensive à l'égard des témoignages évangéliques et ne sait trop comment ils pourraient devenir pour lui la source d'une expérience intime. Il entend alors, du haut de la chaire, que le mauvais vouloir peut seul nier la résurrection corporelle de Jésus et que c'est une incrédulité punissable que de fermer les yeux à cette vérité aussi claire que le soleil. Est-ce que l'injustice manifeste de ce reproche ne le blessera pas ? Faut-il s'étonner s'il se détourne d'une Eglise qui met à une si rude épreuve le sens intime de la vérité ? Celui qui porte des jugements aussi téméraires que peu charitables ne tombe-t-il pas sous le coup de la parole apostolique : « *A cause de vous, le nom de Dieu est blasphémé parmi les gentils ?* » (Rom. II, 23.)

Comment est-il possible d'échapper à ces dangers et à ces tentations ? Comment la prédication fera-t-elle pour éviter d'une part une apologétique injuste et sans valeur, de l'autre une polémique blessante et sans charité ? On n'y arrivera qu'en approfondissant le contenu religieux et le point vraiment central de la foi en la résurrection. Il s'agit de dégager le pur métal évangélique de la gangue où l'ont trop longtemps enfermé des conceptions historiques secondaires.

Les conditions nécessaires à cette entreprise sont avant tout la vie religieuse, puis le tact exégétique, l'intelligence de l'histoire, la culture biblique et théologique. Seul, un esprit mûri par la science et en même temps fermement attaché à la foi de l'Eglise chrétienne peut être à la hauteur de cette tâche que réclament les intérêts les plus pressants de l'Eglise. Un tel esprit pourra opérer le triage nécessaire : laisser les affirmations de la foi chrétienne dans le sanctuaire de l'Eglise, les dis-

cussions scientifiques et les essais d'explications dans les auditoires de l'Ecole. Ici les esprits peuvent s'échauffer et se provoquer dans la controverse et le tumulte des opinions ; mais là, dans l'Eglise, ne doit régner d'autre sentiment que celui de la louange et de l'action de grâce, d'autres dispositions que l'adoration recueillie des esprits unis et pacifiés dans la communion de la foi !

Messieurs, l'unité dont je parle ici n'est pas une feinte réconciliation opérée par des compromis ecclésiastiques ou par des ménagements diplomatiques entre les partis. Non, c'est un accord profond de l'esprit et de la vie que les divergences théologiques ne sauraient troubler. Cet accord n'est pas le produit de la lassitude ou de l'indifférence, mais il est né de la foi et de l'amour, libre, tout en étant lié à l'Evangile de Jésus-Christ, fort, parce qu'il ne dépend ni de la crainte ni de la faveur des hommes.

Que le Chef suprême de l'Eglise nous fasse la grâce de croître et de nous affermir dans cette harmonie qui seule convient aux véritables protestants ! Alors nos fêtes chrétiennes pourront répandre toutes leurs bénédictions et faire éclater toute leur gloire ; alors pourra s'accomplir cette parole qui est le vrai texte de la Pâque chrétienne et qui pour l'Eglise est déjà plus qu'une promesse :

« Tout ce qui est né de Dieu triomphe du monde ; et la puissance par laquelle le monde est vaincu, *c'est notre foi.* »
(1 Jean V, 4.)
